

Memento Films présente



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FILM D'OUVERTURE
FESTIVAL DE CANNES

Penélope Cruz Javier Bardem Ricardo Darín

EVERYBODY KNOWS

(Todos lo saben)

Un film de Asghar Farhadi

Durée : 2h12 – France, Espagne, Italie – 1.85 – 5.1

Visa : 147.090

Sortie le 9 mai 2018

photos et dossier de presse téléchargeables sur

www.memento-films.com

distribution

memento
films

distribution@memento-films.com

tél. : 01 53 34 90 39

presse

Laurence Granec

Vanessa Fröchen

presse@granecoffice.com

tél. : 01 47 20 36 66

Synopsis

A l'occasion du mariage de sa sœur, Laura revient avec ses enfants dans son village natal au cœur d'un vignoble espagnol. Mais des événements inattendus viennent bouleverser son séjour et font ressurgir un passé depuis trop longtemps enfoui.

Entretien avec Asghar Farhadi

Réalisateur, scénariste

Comment est né ce projet ?

Il y a 15 ans, j'ai voyagé au sud de l'Espagne. Lors de ce voyage, dans une ville, j'ai vu plusieurs photos d'un enfant accrochées aux murs. J'ai demandé « Qui est-ce ? » et on m'a répondu qu'il s'agissait d'un enfant qui avait disparu, et dont la famille était à la recherche. Là, j'ai eu la première étincelle de mon intrigue et je l'ai gardée pendant des années en tête. J'ai écrit une petite histoire sur ce sujet et je l'ai développée plus tard, il y a 4 ans, juste après le tournage du PASSÉ. J'ai songé à commencer ce projet ensuite. J'ai donc travaillé sur le scénario ces quatre dernières années. Mais on peut dire que le projet a vraiment démarré au moment de ce voyage en Espagne. Deux choses m'y attiraient principalement : d'abord, l'ambiance du pays et la culture, et puis aussi ce fait divers, qui était à l'origine de l'idée. Ces deux éléments ont fait en sorte que, pendant toutes ces années, je ne pensais qu'à l'Espagne.

Pourquoi avez-vous choisi de raconter cette histoire dans un petit village plutôt qu'à Madrid ?

Cette histoire devait se dérouler dans un village. Il s'agit de rapports humains entre villageois. Leurs relations ne sont pas les mêmes que celles de citadins. J'avais par ailleurs depuis longtemps envie de tourner dans un petit village, en pleine nature. Je cherchais des histoires qui se déroulaient loin de la ville et de son brouhaha. Cela a inconsciemment joué sur mon esprit pour orienter l'histoire vers un lieu proche de la nature où il y aurait une ferme, un village... Ce qui suscite en moi une certaine nostalgie. Dans un village, les gens sont plus proches. Comme partout dans le monde, étant donné que la population villageoise est nécessairement réduite, les gens se connaissent. Et cela a nourri mon histoire. Si celle-ci s'était déroulée dans une ville, les gens ne se seraient pas réunis si facilement. Ils n'auraient pas ces relations entre eux. Il y aurait eu un autre film. Donc, dès le départ, l'intrigue et mon envie de tourner dans la nature, dans un village, m'ont amené à travailler dans ce cadre. L'un des plaisirs de ce projet était de tourner au milieu de toutes ces fermes. Ce monde villageois où les gens se réunissent sur la place principale l'après-midi. L'autre point que je tiens à préciser est que les personnages du film, tout en étant pris dans une situation compliquée, sont des êtres simples. Et justement, placer les protagonistes dans un village renforçait cette simplicité.

Avez-vous écrit le scénario en farsi avant qu'il soit traduit en espagnol ?

Oui, j'ai écrit le scénario en farsi dès le début. J'ai mis beaucoup de temps à sa rédaction. Des années durant, je suis revenu dessus, j'ai pris des notes et continué à rédiger. Il y a quatre ans, je m'y suis mis plus sérieusement. On le traduisait simultanément à l'écriture. Après, l'histoire a beaucoup changé au cours de ces dernières années. J'ai fait plusieurs voyages en Espagne. J'ai discuté avec mes amis qui y vivaient. Et tout cela a influencé le récit. Mais durant tout ce temps, j'ai rédigé en farsi et, heureusement, avec une collègue (Massoumeh Lahidji) qui connaissait bien mon style d'écriture, la version traduite est devenue très proche de celle que j'avais écrite dans ma langue. Le but était de transmettre en espagnol ce qu'on ressentait à travers les mots persans.

Comment avez-vous réussi à donner à ce scénario une touche espagnole ?

Quand j'ai achevé l'écriture du scénario en farsi, je l'ai donné à des amis qui vivaient en Espagne. Des amis qui ne travaillaient pas dans le cinéma, mais qui étaient des cinéphiles, et aussi des

professionnels du cinéma : réalisateurs, comédiens, etc. J'ai recueilli tous leurs avis. La première question que je leur posais, c'était si on sentait que l'histoire était racontée par un non-Espagnol. Et plus on avançait vers la version finale, plus ils étaient d'avis que l'histoire devenait complètement espagnole. Plus tard, lors du tournage, toute l'équipe et les comédiens m'ont aidé à ce que le film soit au plus proche d'un cadre de vie espagnol, et notamment de la vie villageoise.

Vous aviez déjà tourné Le PASSÉ en France et en français. Est-ce plus difficile de travailler avec une équipe étrangère et dans une langue étrangère ?

Quand je tourne dans ma langue et dans mon pays, il y a des choses plus simples mais aussi d'autres qui sont plus compliquées. Il est difficile de l'expliquer. Quand on parle la même langue, il est plus facile de communiquer, surtout avec les comédiens. Lorsque l'histoire se déroule dans sa propre culture, on trouve plus facilement ses repères. Quand on ne connaît pas bien la langue et la culture de son film, on devient plus vigilant afin de ne pas altérer sa qualité. Par exemple, si je veux demander quelque chose à un comédien lors d'un tournage en Iran, on se parlera beaucoup et je lui donnerai beaucoup d'explications. Mais dans une langue étrangère, comme je dois passer par un interprète, j'essaie d'être le plus précis et le plus clair possible pour aider le comédien à comprendre plus rapidement. Donc il y a à la fois de la simplicité et de la complexité. Mais ça reste une expérience agréable. C'est comme entrer dans un jeu qui demande plus d'énergie et d'effort, ce que j'aime bien. En tout cas, je tourne la plupart de mes films dans mon pays. Mais le fait de tourner parfois à l'étranger m'offre de nouvelles expériences, me permet de me mettre à l'épreuve et de découvrir d'autres cultures. Bref, les deux expériences ont chacune leurs avantages propres. Hors de mon pays, je tourne sans beaucoup de difficultés matérielles, et à l'intérieur je travaille avec les mêmes équipes depuis longtemps et on se connaît très bien.

Comment avez-vous choisi vos comédiens ?

Je cherche d'abord une histoire d'où puissent émerger le récit initial puis les personnages. Ensuite, j'essaie de leur donner une forme et de développer différents aspects de ces personnages. Puis, à partir de là, je choisis mes comédiens. Quand on s'apprête à tourner ce qu'on a écrit soi-même, on a déjà une image en tête. On cherche par conséquent des comédiens au plus proche de cette image. Quand je suis arrivé en Espagne, j'ai vu un grand nombre de films espagnols, en entier ou seulement des extraits. J'ai choisi quelques comédiens pour chaque rôle, jusqu'à la sélection de ceux que l'on voit dans le film. Je trouve que l'un des atouts du cinéma espagnol vient de ses comédiens, talentueux, et c'est assez exceptionnel. Cela m'a laissé les mains libres pour choisir ceux qui correspondaient aux rôles, soit principaux, soit secondaires.

Est-ce que vous avez écrit certains personnages en pensant aux acteurs ?

Les deux personnages principaux étaient écrits pour Penélope et Javier. Je leur ai parlé du scénario pendant quatre ans. On s'était déjà mis d'accord pour qu'ils jouent ces rôles. Donc pendant l'écriture, j'avais déjà ces deux comédiens en tête, mais les autres ont été choisis une fois le scénario achevé.

Justement, pourquoi avez-vous choisi Penélope Cruz et Javier Bardem ?

Cela remonte au PASSÉ, que j'ai réalisé en France. L'une des candidates pour le rôle principal était Penélope. Mais elle était déjà prise par un autre projet... ou plutôt, à ce moment-là, elle donnait naissance à son enfant. Nous n'avons pas pu travailler ensemble mais ce fut le début de notre amitié.

Je lui ai parlé de cette histoire, de même que plus tard à Javier lors de notre rencontre à Los Angeles. Pendant ces quatre dernières années, nous avons gardé contact et ils suivaient le projet. Mais après LE PASSÉ, j'ai finalement décidé de rentrer en Iran et de tourner un autre film, ce qui a reporté ce projet-ci de deux ans. Mais on ne s'est pas perdus de vue. Au-delà de leur interprétation, ces deux comédiens ont beaucoup aidé à la réalisation de ce film. Tout au long du projet, ils ont généreusement répondu à mes questions concernant d'autres acteurs ou d'autres sujets. Ce sont tous les deux des comédiens très doués, mais aussi des personnes profondément humaines. Et notre relation dépasse maintenant la collaboration professionnelle.

Et qu'en est-il du choix de Ricardo Darín ?

Il n'était pas prévu au départ que le personnage de Ricardo soit argentin. Il s'agissait d'un personnage américain qui voyageait en Espagne. En même temps, si on parlait sur un personnage américain, le film aurait été en deux langues : anglais et espagnol. Je préférerais qu'il n'y ait qu'une seule langue et que les personnages partagent une langue commune. Donc au lieu de l'Amérique du Nord, j'ai plutôt pensé à l'Amérique du Sud, et plus précisément à l'Argentine. Et Ricardo est parmi les meilleurs acteurs sud-américains. Quand je l'ai connu de près, j'ai mieux compris pourquoi toute l'équipe l'appréciait. C'est un homme honnête et simple qui vous donne l'impression de le connaître depuis des années. Ricardo est donc venu d'Argentine et il nous a aidés dans tout ce qui touchait à la culture argentine afin que nous soyons au plus proche de la réalité.

Comment avez-vous imaginé les personnages principaux ?

Je ne conçois pas les personnages principaux en premier. J'essaie simplement de rendre importants dans l'histoire les aspects qui influent sur les différents personnages. Sans avoir à les défendre ni justifier l'un d'entre eux plus qu'un autre. Les personnages principaux doivent tous avoir les mêmes occasions de s'exprimer. Cela donne ainsi le libre choix au spectateur - et non au réalisateur - de s'attacher à l'un de ces personnages tout au long du film. C'est la principale méthode que j'ai suivie pour ce film comme pour les précédents. En fait, j'invite le spectateur à juger par lui-même. Certains croient que je souhaite plutôt qu'on ne juge pas les personnages, alors que je tente au contraire de supprimer toute position critique de la part du réalisateur pour la laisser au spectateur.

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs en pré-production, puis au tournage ?

Ce film a connu une longue pré-production, tant pour le repérage des lieux que pour le casting. Certains comédiens ont été sélectionnés plus rapidement que d'autres et on a eu plus de temps pour répéter. J'ai essayé de beaucoup discuter avec eux et de leur transmettre ce que j'avais exactement en tête. J'ai d'abord pensé que ça serait dur de faire passer le message vu que nous n'avions pas de langue commune, mais une fois que le travail a débuté, tout s'est révélé plus facile. Nous avons commencé les répétitions avec Javier et Penélope. Les autres comédiens nous ont rejoints plus tard. On a fait des répétitions mais pas forcément des scènes du film. On a beaucoup discuté sur leur façon de marcher, de parler, de s'exprimer avec les mains, sur leur apparence extérieure. L'objectif était de les rendre crédible en villageois. Nous avons essayé de créer les rapports familiaux qui devaient exister entre eux.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre collaboration avec le célèbre chef-opérateur espagnol, José Luis Alcaine ?

Je crois qu'il est l'un des plus grands chefs-opérateurs au monde. Il a 78 ans maintenant et l'énergie d'un jeune homme de 30 ans. Je redoutais que son style ne soit pas proche de celui des films que j'ai tournés jusque-là, ce style réaliste que je cherche toujours à traduire en images. Nous avons beaucoup discuté avant le tournage. Il avait déjà vu mes films et les connaissait bien. Notre collaboration s'est très bien passée. Il veillait à ce que tout soit au service du réalisme que je cherchais à transmettre. C'est un excellent chef-opérateur qui connaît très bien la peinture et les questions de lumière. Il veut toujours tenter de nouvelles idées, éviter les clichés, et ce avec cette audace que l'on associe souvent à la jeunesse.

En conclusion...

Ce que je cherche toujours lors de l'écriture et de la réalisation d'un film, et qui domine dans mon esprit, se résume en un mot : la sympathie. Je ne compte pas transmettre nécessairement un message au travers de mes films. Si des spectateurs de n'importe quels lieux du monde, de n'importe quelles cultures et langues, aux caractères très divers, parviennent à éprouver de la sympathie pour mes personnages sans pour autant les connaître, s'ils peuvent s'imaginer à la place de l'un d'entre eux, j'aurai atteint mon objectif. C'est ce que je mets toujours le plus en avant à chaque film, ce dont j'ai besoin moi-même et dont le monde d'aujourd'hui a besoin : cette sympathie envers les hommes par-delà les frontières et les cultures...

Asghar Farhadi

Asghar Farhadi est né en 1972. Il réalise son premier court-métrage à l'âge de 13 ans dans le cadre de la Youth Cinema Society, puis cinq autres avant d'entrer à l'université. Il intègre l'université de Téhéran en 1991 afin d'étudier le théâtre, un choix qui va considérablement influencer sa manière de faire des films. Il consacre sa thèse de fin d'études à Harold Pinter et notamment l'importance du silence et des pauses dans l'oeuvre du dramaturge. Après avoir obtenu son diplôme, il continue des études de mise en scène à l'université de Tarbiat Modares en 1996. En parallèle, il se lance dans l'écriture de pièces radiophoniques et de séries télévisées. Après l'obtention de son master de mise en scène, Asghar Farhadi commence à réaliser ses propres séries télévisées dont A TALE OF A CITY (DASTANE YEK SHAHR).

En 2002, il écrit et réalise son premier long-métrage DANSE AVEC LA POUSSIÈRE (RAGHSS DAR GHOBAR). Le film remporte le prix du meilleur acteur au Festival de Moscou ainsi que ceux du meilleur scénario et du meilleur réalisateur à l'Asian Pacific Film Festival.

Un an après, Asghar Farhadi enchaîne avec LES ENFANTS DE BELLE VILLE (SHAHRE ZIBA) qui se démarque des codes du cinéma social en vigueur à l'époque. Le film raconte l'histoire d'un jeune meurtrier de 18 ans condamné à mort, dont la vie repose entre les mains de la famille de sa victime. LES ENFANTS DE BELLE VILLE est distribué en France en 2012 et suscite un vif intérêt dans différents festivals aux quatre coins du monde. Il remporte notamment le Grand Prix au Festival de Varsovie.

En 2005, Asghar Farhadi réalise LA FÊTE DU FEU (CHAHAR SHANBEH SOURI) qui dresse le portrait d'une famille iranienne du point de vue de leur femme de ménage.

Deux ans plus tard, Asghar Farhadi met en scène un groupe d'amis qui part en vacances dans le nord de l'Iran. Quand l'un d'entre eux disparaît, c'est tout le groupe qui se retrouve dans une situation compliquée dessinant ainsi les contours d'un grand film dramatique. À PROPOS D'ELLY... (DARBAREYE ELLY) est projeté simultanément à la Berlinale et au Fajr Film Festival à Téhéran. Il remporte l'Ours d'Argent du meilleur réalisateur à Berlin et le prix de la mise en scène à Téhéran. À PROPOS D'ELLY... sort en France en septembre 2009 et enregistre plus de 100.000 entrées.

Après ce succès, Asghar Farhadi se lance dans l'écriture d'UNE SÉPARATION (JODAEIYE NADER AZ SIMIN) qu'il réalise en 2010. Le film touche le public du monde entier à travers le portrait d'une famille de la classe moyenne qui traverse une crise menant au divorce.

UNE SÉPARATION est d'abord présenté au Festival de Berlin où il est plébiscité par la presse et le public. Il repart avec l'Ours d'Or du meilleur film et deux Ours d'Argent pour l'ensemble des comédiens. Ceci n'est que le début d'une longue liste de récompenses. Le film obtient au final plus de 70 prix internationaux dont un Golden Globe, un Oscar et un César. UNE SÉPARATION est vendu dans le monde entier et remporte un succès sans précédent pour un film iranien. En France, où il est projeté dans 250 salles, le film est vu par plus d'un million de spectateurs. Il sort aux Etats-Unis en décembre 2011 où il devient aussi l'un des plus gros succès étrangers de l'histoire. En 2012, Asghar Farhadi figure dans la liste des 100 personnalités les plus influentes selon Time Magazine.

Parmi les autres prix remportés par UNE SÉPARATION : meilleur film en langue étrangère au Festival international du film de Durban, meilleur film et meilleur scénario aux Asian Pacific Film Festival, meilleur film au Festival de Sydney, prix de la mise en scène au Festival d'Abu Dhabi...

Asghar Farhadi s'installe ensuite à Paris avec sa famille afin d'écrire un nouveau scénario dont l'histoire se déroulerait ailleurs qu'en Iran. Le personnage principal, Ahmad, revient dans la capitale française pour finaliser la procédure de divorce avec sa femme, Marie. Son retour va les obliger à se confronter à leur histoire. LE PASSÉ sort en France en mai 2013 en même temps qu'il est présenté en compétition au Festival de Cannes. Il mobilise lui aussi près d'un million de spectateurs. LE PASSÉ remporte le prix de la meilleure actrice à Cannes avant d'être nommé aux Golden Globes et aux César.

Asghar Farhadi revient en Iran pour tourner LE CLIENT en 2015. Le film est terminé au printemps 2016 et sélectionné en compétition au Festival de Cannes. Il vaut à Asghar Farhadi le Prix du scénario et à son comédien principal, Shahab Hosseini, le Prix d'interprétation masculine. LE CLIENT sort en France à l'automne suivant et en même temps en Iran où il devient le plus gros succès d'Asghar Farhadi. Celui-ci remporte en février 2017 son deuxième Oscar du meilleur film en langue étrangère.

Quelques mois plus tard, Asghar Farhadi donne le coup d'envoi de son projet suivant pour lequel il réunit Penélope Cruz et Javier Bardem. EVERYBODY KNOWS sera ainsi tourné en Espagne et en espagnol. L'argentin Ricardo Darín complète le casting. Le film est sélectionné à la fois en ouverture et en compétition du 71^e Festival de Cannes. C'est la troisième fois qu'Asghar Farhadi concourt pour la Palme d'Or. EVERYBODY KNOWS est aussi le troisième film d'Asghar Farhadi qu'Alexandre Mallet-Guy produit et le sixième qu'il distribue en France. Leur première rencontre a eu lieu à Berlin en février 2009 au moment où Alexandre Mallet-Guy découvrait À PROPOS D'ELLY....

Devant la caméra

Penélope Cruz, comédienne

Comment avez-vous rencontré Asghar Farhadi ?

J'aimais beaucoup les films d'Asghar, notamment UNE SÉPARATION qui était à mes yeux un chef-d'œuvre. Il m'a appelée et m'a dit qu'il avait envie de tourner un film en Espagne et qu'il pensait à moi pour un rôle. Le coup de fil de cet homme, c'est l'une des meilleures nouvelles que j'aie reçues de toute ma carrière. Je l'admire énormément, c'est l'un des plus grands. C'est un homme bon, remarquable, avec une sensibilité hors du commun.

Qu'avez-vous pensé à la lecture du scénario ?

Asghar m'a raconté l'histoire il y a presque cinq ans, déjà. C'est vrai qu'au fil des ans, l'histoire a beaucoup évolué dans sa tête, et il nous l'a livrée petit à petit, puisque Javier et moi avons déjà accepté de faire ce film avec lui. C'était ce qu'il voulait raconter à travers cette histoire qui était intéressant.

D'une certaine façon, cette famille est une sorte de métaphore de ce qui se passe autour de nous. Comme dans ce poème de Djâlal al-Din Roumi que j'ai découvert au bout de plusieurs semaines de tournage par l'intermédiaire d'un autre ami iranien. Il est dit que si un seul membre de la famille souffre, tous les autres souffrent. Pour moi, l'essence de ce film tient dans ce poème. D'ailleurs, quand j'en ai parlé à Asghar, il m'a dit que ce poème comptait énormément pour lui, et que justement, la veille, il y avait pensé. On a eu beaucoup de moments comme ça sur le tournage.

Qui est Laura ?

Laura est une femme singulière qui a traversé des épreuves dans la vie. Elle a dû prendre des décisions difficiles qui impliquaient d'autres personnes. Et cela lui pèse. On traîne tous des valises remplies de nos expériences et de nos traumatismes, et certains, plus que d'autres. Laura est une femme qui vit avec un secret, et soudain elle se retrouve confrontée à un drame. Cette situation la conduit à révéler ce secret, et donc à libérer une foule de choses enfouies qui devaient énormément lui peser. Elle vit un moment très difficile. Cela explique sans doute que ce personnage ait été le plus compliqué que j'aie jamais eu à incarner.

Vous êtes-vous identifiée à Laura par moments ?

Je ne me suis pas posé la question. Je n'ai pas à être d'accord avec elle, à aimer sa personnalité, son caractère, ce qu'elle fait, ce qu'elle ne fait pas. Je n'ai pas à justifier ses actes, je dois la comprendre à cent pour cent. Et je pense y être parvenue parce que le rôle est très bien écrit. Tous les personnages sont complexes, tout en finesse, à multiples facettes. Il n'y a pas de bons et de méchants : c'est comme dans la vraie vie, les choses sont toujours plus nuancées qu'elles n'y paraissent.

Comment s'est passé le tournage avec Asghar Farhadi ?

Ça s'est extrêmement bien passé. Le tournage a duré quasiment quatre mois. Et en quatre mois, il s'en passe des choses ! Asghar est très exigeant, mais très pédagogue aussi. Il demande beaucoup, mais il le demande avec tact. Du coup, on veut toujours se donner à fond. Il nous inspire constamment. Il vous ouvre des portes pour vous emmener là où il le souhaite. Il le fait avec élégance parce que c'est un véritable artiste. Il est une sorte de génie, un être à part, doué d'une sensibilité remarquable. Les gens comme lui sont rares. J'en ai croisé peu depuis que je fais ce métier, et quand ça arrive, on sent que cette personne sort du lot. Il sait toucher profondément les gens par sa façon de raconter des histoires, par ce qu'il transmet. Et il le fait avec une grande humilité. Il n'arrive pas en prophète, mais à mes yeux, il est beaucoup plus qu'un simple réalisateur.

Javier Bardem, comédien

Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce projet ?

C'était en 2013 ou 2014 à Los Angeles, si je me souviens bien Asghar était là-bas pour la promotion d'un film, j'y étais aussi pour le travail et nous nous sommes rencontrés. Je me suis rendu à ce rendez-vous à la fois stressé et très impatient de rencontrer l'artiste, mais aussi et surtout l'homme. C'est quelqu'un qui me fascine, à l'instar de son cinéma. Nous avons discuté en anglais tant bien que mal, et nous avons évoqué la possibilité de travailler ensemble. Quelques mois plus tard, j'ai reçu un traitement du scénario à venir, et dès lors nous sommes restés en contact.

Quelle a été votre première impression à la lecture de ce traitement ?

En fait, Asghar travaille sur des idées, des concepts, des histoires. Il avait rédigé une vingtaine ou une trentaine de pages, auquel était joint un résumé très détaillé. Comme un scénario sans dialogues. J'ai beaucoup aimé l'histoire, l'ambiance et en particulier les relations entre les personnages.

Comme dans ses films précédents, EVERYBODY KNOWS traite des relations entre les gens, de la manière dont ils interagissent entre eux, du passé qui ressurgit, de la façon dont ce passé peut avoir des conséquences sur notre vie actuelle. C'était également une peinture extrêmement précise des mœurs espagnoles. Et venant d'un étranger, j'ai trouvé ça brillant.

Comment avez-vous travaillé avec Asghar Farhadi pour donner vie à votre personnage ?

Quand il a terminé l'écriture de son scénario, nous avons commencé à parler du personnage et des répétitions. J'avais vraiment hâte de m'asseoir à ses côtés et de l'écouter. Bien sûr, c'est un directeur d'acteur et un metteur en scène de génie. Donc pour un comédien, c'est un luxe de travailler avec lui, parce qu'il aime l'interprétation, il la comprend, il connaît les processus nécessaires aux interprètes, il les respecte, il y est attentif.

Au cours des répétitions, j'ai découvert qu'il avait un don pour donner de la couleur et de la brillance au travail des comédiens. Ça a aussi été l'occasion de me retrouver avec des gens que j'admire ou avec qui j'avais parfois déjà travaillé comme Eduard, Penélope évidemment, ou encore Ricardo, avec qui je n'avais encore jamais joué, et qui est à mes yeux un des plus grands comédiens au monde.

Être tous réunis autour d'une même table, voir comment Asghar dessinait ces personnages, comment il nous demandait de nous focaliser sur des détails très concrets de chacun de nous qui faisaient qu'on était justement tel ou tel personnage et pas un autre, c'est une expérience que j'ai adorée. Nous avons passé deux ou trois semaines à répéter. Je sais qu'il aurait aimé que les répétitions durent plus longtemps, mais beaucoup de comédiens étaient déjà pris par ailleurs.

Parlez-nous de Paco, votre personnage.

C'est un homme qui vit dans un village, même s'il a des contacts avec la grande ville. Il a travaillé dur pour arriver là où il est. Il est né dans la maison où vit la famille de Laura. Petit à petit, il s'est mis à cultiver la terre, à s'occuper du vignoble. Au moment où démarre le film, il est épanoui dans sa vie personnelle et professionnelle. Mais un événement se produit alors, qui requiert de sa part une attention à tous les niveaux : psychologique, émotionnel, physique et également éthique. De fait, sa

vie bascule. Tout à coup, son passé refait surface et résonne avec son présent. Paco est un personnage tout en nuances, au moins dans l'écriture, et j'espère aussi dans le jeu.

Vous identifiez-vous à Paco ?

C'est un personnage que j'aime beaucoup. Comme l'a dit la grande Victoria Abril, en tant qu'acteurs, nous devons être les avocats de la défense de nos personnages, parce que si on les jugeait, on ne ferait pas notre travail. Ceci dit, il y a des personnages avec lesquels on peut être mal à l'aise. Là, ce n'est pas le cas. C'est comme Ramón Sampedro dans MAR ADENTRO ou Reinaldo Arenas dans AVANT LA NUIT : des personnages dont on garde un bon souvenir. Paco est comme ça. Il se dégage de lui une lumière, un éclat, une simplicité qui s'apparente à une certaine forme de sagesse. C'est un esprit terre à terre, quelqu'un plein de bon sens.

Quels ont été vos rapports avec les autres comédiens ? Le fait de travailler à nouveau avec Penélope, avec Ricardo ?

Avec Penélope, nous venions de tourner ensemble ESCOBAR dans lequel nous interprétions deux personnages au caractère très fort qui ont une relation très toxique. Nous avons beaucoup de scènes l'un avec l'autre, et c'était assez complexe. Là, ce fut plus simple. Penélope est une actrice qui grandit à chaque nouveau rôle et c'est un plaisir de la voir à l'œuvre et de la voir s'épanouir. Ceci dit, c'est facile pour nous de travailler ensemble parce qu'on se connaît, et ça aide obligatoirement.

Je pourrais parler des autres comédiens pendant des heures. Il y a ceux que je n'avais jamais rencontrés comme Inma Cuesta dont je connaissais néanmoins le travail. Et d'autres avec qui j'avais déjà travaillé ou que je connaissais comme Elvira ou Eduard.

Et puis, j'ai enfin pu donner la réplique à Ricardo Darín avec qui j'avais très envie de travailler. Nous avons peu de scènes ensemble, mais elles sont intenses. De même, ce fut un bonheur de regarder Ramón Barea travailler. C'est un homme et un comédien extraordinaires. Bien qu'il soit très expérimenté, il a toujours envie d'essayer de nouvelles choses. Je trouve cela fabuleux et vraiment riche d'enseignements.

Quelle est la scène que vous avez préférée et celle qui a été la plus compliquée ?

Je crois que c'est un film compliqué, mais tous les films le sont, pour une raison ou une autre. Là, le sujet traité fait qu'il y a une grande intensité émotionnelle. Aucune scène n'était facile. En fait, Asghar proposait une scène, il voyait comment ça se passait, et il modifiait des détails s'il voulait tenter des choses ou insister davantage sur autre chose. Rien n'était figé, et il ne nous disait jamais "c'est comme ça que ça doit être ». Au contraire, Asghar aime la vie, il veut que les scènes soient dans la vie.

Le tournage une fois terminé, je dirais que ce sont les scènes de groupe qui étaient les plus compliquées. Nous étions nombreux, et chaque comédien faisait sa propre cuisine. Et même si l'ingrédient principal est le même pour tous, la peur par exemple, chacun le cuisine à sa façon. Au final, c'est au réalisateur de rendre tout ça harmonieux, mais cela demande énormément de concentration aux comédiens. Il faut être à l'écoute de l'autre, comme toujours, mais quand on est dix personnes, il ne faut surtout pas se laisser déconcentrer.

Ricardo Darín, comédien

Comment vous a-t-on proposé ce projet ?

J'ai eu un premier rendez-vous avec Asghar à Madrid, dans l'hôtel où il était descendu. Nous avons discuté. En réalité, j'y suis allé pour le remercier de son offre, mais je lui ai dit que j'avais déjà accepté un autre projet, une pièce de théâtre à Madrid, et que ce serait donc difficile pour moi de participer à ce film. Tout de suite, il m'a dit qu'il adorait le théâtre. Il m'a demandé quelle pièce je jouais, et quand je lui ai dit que c'était SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE de Bergman, il a ouvert grand les yeux et m'a dit : « Je crois que c'est Bergman qui m'a donné envie d'être cinéaste, et ce film-là en particulier. » Ça a tout de suite créé une sorte de lien entre nous. On s'est compris et il m'a dit qu'il essaierait de planifier le tournage de façon à ce que je puisse faire ce film malgré mes projets de théâtre. Et ça a marché.

Parlez-nous de votre personnage, Alejandro.

Alejandro avait autrefois une bonne situation financière, mais les choses ont changé. Il a perdu son emploi, il est quasiment fauché, mais à l'époque où il avait de l'argent, il a semble-t-il beaucoup aidé le village dont sa femme, Laura, est originaire. Il ne peut pas se rendre au mariage de la sœur de Laura et reste à Buenos Aires pour chercher du travail, aller à des entretiens, et essayer de se sortir de cette impasse. Quand il apprend ce qui est arrivé le soir du mariage, il se rend aussitôt en Espagne pour essayer non seulement d'aider, mais aussi de garder le contrôle de la situation. Il doit alors faire face à une série de situations imprévues qui, je pense, renforcent la trame dramatique de l'histoire.

Vous êtes-vous identifié par moments à Alejandro ?

On a quelques points communs, mais ce qui nous différencie, ce sont ses convictions religieuses. C'est un homme très croyant, pas moi. Interpréter un homme comme lui était une sorte de défi. Il a eu un passé plutôt sombre à cause de son rapport à l'alcool, et il attribue sa « guérison » à sa foi en Dieu qui, comme il le dit à un moment, l'a sauvé. Selon lui, Dieu lui a imposé cette épreuve uniquement dans le but de le sauver. Et je crois que cette situation nouvelle qui vient bouleverser la vie de chacun est insupportable pour lui. Sa foi est mise à l'épreuve. Elle est aussi mise à l'épreuve par d'autres personnages du film.

Quelles étaient vos relations avec les autres comédiens ?

Je n'avais encore jamais travaillé avec Javier et Penélope, mais j'avais travaillé avec Inma, Eduard et Elvira. Sur ce tournage, des liens se sont tissés très rapidement. La personne avec qui mon personnage a le plus de contacts, c'est évidemment sa femme incarnée par Penélope. Ma rencontre avec elle a été une révélation. Même s'il nous a fallu plusieurs jours pour nous découvrir sur le terrain, nous avons été très à l'écoute du jeu de l'autre et je pense que ça a généré une forme de confiance entre nous. Cela nous a permis de faire face à toutes les situations avec plus de sérénité. Penélope est une femme très intelligente dans le jeu, très précise, et c'est très stimulant.

Avec Javier, nous sommes amis depuis de nombreuses années, et nous avons toujours voulu travailler ensemble. Nos personnages ne se croisent pas souvent, mais ils partagent quand même quelques scènes fortes, et nous avons pris du plaisir à jouer ensemble. J'espère que ça se ressent à l'écran.

Quel cinéaste est Asghar Farhadi ?

Asghar est très méticuleux dans le travail. Je fais partie de ces gens qui considèrent que toute expérience professionnelle dans laquelle on a l'impression d'apprendre quelque chose, d'acquérir des connaissances, est forcément enrichissante. Et là, c'est le cas.

Asghar est un réalisateur très déterminé. Il sait parfaitement comment il veut raconter son histoire grâce à ses personnages. Il cherche sans cesse à renforcer leur intensité émotionnelle, et il nous donne les outils pour cela, ce qui est extrêmement précieux. J'ai l'impression d'avoir beaucoup appris de ce tournage.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Les tournages ne sont jamais simples. Les techniques du cinéma, avec le découpage permanent des prises, des plans, ont un effet pervers sur le comédien. C'est compliqué de maintenir la même continuité émotionnelle sur plusieurs plans. Mais il y a un aspect satisfaisant : quand on voit que le travail réalisé va dans la direction souhaitée, ça nous redonne de l'énergie et on oublie ses souffrances.

Dans ce village formidable, nous avons rencontré des gens ouverts, aimables, chaleureux, même s'il y a eu quelques tensions les jours de marché, quand on avait besoin d'un peu de silence. Mais je peux concevoir que ce ne soit pas évident pour les gens de comprendre qu'il nous faut du silence. Dans l'ensemble, les gens ont été disponibles, ravis, et ouverts à l'idée qu'on tourne un film dans leur village. Quand on connaît les aléas d'un tournage, on peut dire que ça s'est plutôt très bien passé.

Liste artistique

Penélope Cruz	Laura
Javier Bardem	Paco
Ricardo Darín	Alejandro
Eduard Fernández	Fernando
Bárbara Lennie	Bea
Inma Cuesta	Ana
Elvira Mínguez	Mariana
Ramón Barea	Antonio
Carla Campra	Irene
Sara Sálamo	Rocío
Roger Casamajor	Joan
José Ángel Egido	Jorge

Liste technique

Scénario et réalisation	Asghar Farhadi
Image	José Luis Alcaine
Décors	Clara Notari
Costumes	Sonia Grande
Montage	Hayedeh Safiyari
Son	Daniel Fontrodona, Gabriel Gutiérrez, Bruno Tarrière
1 ^{er} assistant réalisation	David Pareja
Script	Yuyi Beringola
Casting	Eva Leira, Yolanda Serrano
Maquillage	Ana Lozano
Coiffure	Massimo Gattabrusi
Musique originale	Javier Limón
Directrice de production	Angélica Huete
Producteurs	Alexandre Mallet-Guy & Alvaro Longoria
Coproducteur	Andrea Occhipinti
Productrice exécutive	Pilar Benito
Producteur associé	Stefano Massenzi
Une production	Memento Films Production, Morena Films, Lucky Red
En co-production avec	France 3 Cinéma, Untitled Films AIE, Rai Cinéma
En association avec	Memento Films Distribution, Cofinova 14, Indéfilms 6
Avec le soutien de	ICAA, Eurimages
Avec la participation de	Canal+, France Télévisions, Ciné+, Movistar+
Ventes internationales	Memento Films International
Distribution	Memento Films Distribution